La Passion a Nancy

Tous les dix ans, les paysans d'Oberammergau, conservant une tradition remontant au Moyen Age, reprennent "Le Mystère de la Passion." Est-il vraiment besoin de franchir la frontière pour aller applaudir les scènes de la plus grande épopée dont l'histoire du monde ait conservé le souvenir? Nous ne saurions trop recommander aux Français désireux d'assister à cette admirable manifestation d'art religieux de se rendre non dans le petit village de Bavière, mais à Nancy, où, depuis 1904, l'actif et dévoué curé de Saint-Joseph, Mgr Petit, organise d'étonnantes représentations du drame du Calvaire.

En 1914, le spectacle fut interrompu par la guerre. Quatre ans plus tard, les avions ennemis bombardèrent le théâtre—peut-être avec la secrète pensée de détruire une concurrence redoutable pour Oberammergau. Ils n'y réussirent point. Mgr Petit fit tant et si bien que, dès 1920, ayant comblé les vides qui s'étaient produits dans sa troupe et réparé les dégâts matériels, il était en mesure de reprendre son œuvre en lui donnant une impulsion nouvelle.

Aujourd'hui, le théâtre de Nancy peut contenir des milliers de spectateurs. La scène, d'une largeur de vingt-deux mètres et d'une profondeur de quinze mètres, ne prête merveilleusement au déploiement de foule qu'exige la reconstitution exacte de La Passion. Plus de quatre cents acteurs et figurants, dont les moindres mouvements sont minutieusement réglés, se meuvent sur les planches avec une aisance parfaite. Pas de cabotage. Aucun d'eux ne cherche à éclipser son voisin. Chacun joue son rôle avec sincérité, n'ayant en vue que l'harmonie de l'ensemble. Du spectacle ainsi compris se dégage une inoubliable impression de grandeur.

Mgr Petit a eu l'idée d'intercaler dans ses représentations un certain nombre de tableaux vivants inspirés des maîtres d'autrefois.

C'est ainsi qu'on peut admirer, entre autres, La Cène, d'après Léonard de Vinci; La Mise au Tombeau, d'après Ciseri; Le Repas chez Simon, d'après Veronèse, et La Descente de Croix, d'après Rubens.

A Oberammergau, le rôle du Christ était tenu par Antoine Lang. A Nancy, il est rempli par un des principaux employés d'une de nos florissantes industries de l'Est.

Svelte, élancé, dit M. Carpentier, qui vient de publier une intéressante étude à ce sujet, noble sans prétensions, solennel sans emphase, il faisait grand effet, dès la première apparition. C'était, animé et vivant, un de ces beaux Christs de l'Ecole italienne, un mélange de Fra Angelico et de Léonard de Vinci, avec plus de feu dans le regard, une virilité plus accusée dans la personne tout entière.

Les autres acteurs, en particulier ceux qui tiennent l'emploi des apôtres, de la Vierge et des saintes femmes, sont dignes de tous les éloges. Le succès, rapide et mérité, devait couronner une telle œuvre. En 1904, 220,000 spectateurs accoururent de tous les coins de la France. En 1920 et 1921, ce chiffre a été notablement dépassé. L'an dernier, S. E. Mgr Ceretti, nonce apostolique, présida la clôture dans l'apothéose des acclamations enthousiastes. Cette année, Mme Millerand assista au premier spectacle de la saison.

La Passion ne sera plus représentée avant dix ans. Que nos lecteurs se rendent donc au théâtre de Nancy. Ils pourront y goûter la variété et la pathétique beauté des scènes, la perfection des chants; ils pourront y contempler la richesse des décors, les formes de la lumière électrique, les cortèges d'acteurs et de figurants revêtus de costumes du temps. Ils s'en retourneront, proclamant que dans la salle de la rue Jeanne-d'Arc tout se réunit pour charmer les yeux et les oreilles, intéresser l'esprit et remuer profondément le cœur. Qu'ils n'aillent point demander à Oberammergau ce que peut leur offrir, avec plus de puissance et d'émotion, la grande et accueillante cité lorraine.

GASTON GUILLOT.

L'ANGOISSE

La vie est une énigme et la mort un mystère. Ignorant d'où je viens, ne sachant où je vais, Je trébuche dans l'ombre en des chemins mauvais Sans voir ce qui m'attend au bout de la carrière. Tant d'autres, dont le pas marque sur la poussière, Mis en route avant moi, sont au terme arrivés! Mais les voies du sort pour eux seuls sont levées, Et mon anxiété me reste tout entière. Enfer ou paradis, lequel sera des deux? Parmi mes compagnons j'en vois qui sont joyeux Croyant au paradis, et d'autres qu'épouvante

L'enfer. L'indifférent, lui, m'a l'air malséant, Car pour l'homme, formé d'une main trop savante, Tout est possible, certes, excepté le néant. FRANÇOIS DE GERAI.

MONACO ET SES PRINCES

Honoré-Charles-Albert Ier, souverain de Monaco, seigneur de Valentinois et d'autres lieux, vient de mourir. S'il ne fut pas le prince des savants, c'était le plus savant des princes. Son père, Charles III, doué d'une énergie remarquable et d'une vive intelligence, avait l'humeur autoritaire et exigeait que toutes les volontés plussent devant la sienne; il témoignait aux membres de sa famille une tendresse un peu rude. Le prince Albert dut se replier sur soi-même, ne trouvant à placer nulle part ses besoins d'affection. Il vieillit de la sorte, oppressé par la sévérité paternelle. Quand il monta sur le trône, en 1889, à quarante et un ans, il était trop tard, le pli était pris. N'ayant jamais été jeune, il ne pouvant le redevenir. Il n'avait eu qu'une consolation: la science; il lui demeura fidèle. Sa physionomie ne s'éclaircit que lorsqu'il parlait de ses voyages de découvertes; et son cœur ne se dilatait qu'au moment où son yacht cinglait vers l'archipel des Açores. Il consacrait deux mois tous les ans, à cette croisade.

Je n'ai pas besoin d'énumérer en détail les beaux travaux qu'il a inspirés ou accomplis. Il a exploré le fond de l'Océan, ramené dans ses filets une faune et une flore inconnues, peuplé le Muséum d'incomparables richesses, assisté aux féroces combats que se livrent les monstres marins. Il a décrit ces batailles et rapporté de ses expéditions des notes précises, des matériaux dont il a composé un vaste ouvrage, qui s'imprime lentement. Il consacrait à ce monument des sommes considérables. On le disait pourtant économe des deniers publics, et prudent administrateur. Mais quand on a un vice, à satisfaire! Et on ne lui en connait pas d'autres. Ce naturaliste couronné n'aimait profondément que les algues et les coquillages.

Si Albert Ier eût daigné s'arracher un instant aux sévères labeurs où s'absorbait son esprit et abaisser ses regards vers les futilités de ce monde, il aurait eu de quoi s'amuser. Le royaume dont il dirigeait les destinées est unique et suggère à l'observateur d'amples sujets de méditation.

Ce microcosme, qui n'a pas dix lieues de tour, qui reçoit, durant six mois, les nababs de l'opivivra, et qui s'en engraisse, renferme un monarque, un gouvernement, une armée, une marine, une magistrature, une administration financière. Si les agitations politiques y sont peu effervescentes, il connaît toutes les autres. Les passions humaines y grouillent, aiguës par l'étroitesse du cadre; elles répandent autour d'elles comme une odeur de fermentation. Seule, la plume de Stendhal, qui a tracé les tableaux de La Chartrreuse de Parme, pourrait peindre ces intrigues de clocher, ces rivalités de préséance, ces incidents soulevés sous le plus léger prétexte et qui mettent en rumeur pendant huit jours, le rocher de Monaco. Chacun défend unghibus et rostro ses prérogatives, et malheur à qui s'avise d'empêcher sur le voisin! La guerre est immédiatement déclenchée. Et tandis que les gros bonnets se gougrent entre eux, les paisibles Monégasques, hôteliers, cafetiers, marchands de fleurs, se laissent vivre, exempts d'impôts et de charges militaires, et prélèvent sur l'étranger bénévole de magnifiques prébendes.

Toutes les classes sociales fonctionnent autour des tables de roulette. L'art, les lettres, l'aristocratie, la bourgeoisie, la galanterie s'y coudoient. Et les personnages les plus marquants qui séjournent à Monte-Carlo ne manquent pas (s'ils s'y trouvent) à l'époque du carnaval d'être conviés à l'un des bals de la cour. Je ne sais si le nouveau prince atténuera les rigueurs de l'étiquette qui régnait à cette cour. Du temps d'Albert Ier, elle était très stricte, tout à fait pareille à celle qui régentait il y a deux siècles les petits royaumes d'Allemagne.

Je me rappelle... J'ai gardé au fond de la mémoire l'image d'une réception à laquelle Albert Ier me fit l'honneur de me convier.

A neuf heures et demie, tous les hôtes du prince gravissaient le perron de marbre du palais, pénétraient par la galerie d'Hercule dans les appartements de Son Altesse et s'assemblaient dans la salle du trône, où Elle devait venir les rejoindre. En l'attendant, nous admirions à loisir cette pièce ornée de tableaux et de portraits de maîtres, entre autres d'un superbe Largillière représentant le duc de Valentinois, un des ancêtres du prince. Le trône était dissimulé sous un rideau de roses fraîchement cueillies, et nous vimes là l'indice d'une agréable simplicité. Mais le chambellan de service nous fit remarquer aussitôt que sur les autres points, les règles traditionnelles de cette antique maison n'étaient pas abolies. Il plaça les dames à gauche, les hommes à droite, avec le cérémonial usité à Versailles; et tous se tinrent debout, les hommes cherchant une contenance, les dames s'éventant d'une main un peu languissante. Enfin la porte s'ouvrit, Albert Ier

parut, suivi de son cortège, de l'aide de camp, du gouverneur, du secrétaire d'Etat, et des hôtes momentanés du château. A peine Son Altesse eut-elle franchi le seuil du salon qu'elle se trouva tout contre un de nos confrères et le baryton Renaud qui avait obtenu la veille dans Méphisto de Berlioz un éclatant succès. Elle l'en félicita. Elle poursuivit sa promenade, et je fus confondu de la patience, de l'amabilité et de l'ingéniosité d'esprit que déployait le prince à renouveler avec chacun de ses hôtes une conversation dont le champ devait nécessairement être fort restreint. On parlait de Berlioz, des représentations théâtrales, de la Damnation de Faust, d'Hérodiade, de la joie qu'éprouve un Médecin éclairé à assurer la gloire des grands artistes et à réparer l'injustice des contemporains. Quelques-uns, plus hardis, osaient interroger le souverain sur ses projets scientifiques, en quoi ils manquaient au protocole, car on n'adresse pas de questions aux rois et l'on répond seulement à celles qu'ils daignent vous poser. Mais Albert Ier ne semblait point blessé de ces légères incorrections et continuait de se montrer souriant et affable. Comme il s'éloignait du groupe où j'étais placé, j'entendis près de moi ce dialogue, entre deux Parisiens qui n'avaient pas apparemment l'usage des cours.

— Ces dames sont toujours debout. Elles doivent être bien fatiguées... — Pourquoi le prince ne les aborde-t-il pas?

Un troisième interlocuteur intervint un peu sèchement: — Parce que le prince, ayant commencé de causer avec les hommes, ne peut les quitter pour aller aux femmes. L'étiquette s'y oppose.

Impitoyable étiquette! La bonté d'Albert Ier consentit cependant ce jour-là à l'adoucir. Le surintendant du palais vint dire de sa part aux dames, qui continuaient de s'éventer nerveusement, que Son Altesse les priait de s'asseoir, en attendant qu'Elle vint les entretenir. Et ce fut, dans le rang des invités, une satisfaction visible, quoique discrète. Un haut fonctionnaire monégasque murmura: — C'est la première fois qu'une telle grâce est accordée.

Je demeurai rêveur. Cette pompe, ces cérémonies, ces us séculaires, corrigés, il est vrai, par la bienveillance et l'aménité personnelles du souverain, mais demeurés immuables, me ramenaient à des mœurs abolies, au temps lointain des Grimaldi, des Matignon, des Valentinois. Etais-je surpris d'Albert Ier, prince d'aujourd'hui, savant naturaliste, intrépide explorateur, ou auprès de son ancêtre Honoré II, l'ami de Louis XIV, et son émule au point de vue du décor et de la magnificence? En vérité, je ne savais plus.

Albert Ier avait à ses côtés un homme éminent que j'ai beaucoup connu et aimé. C'était son ancien précepteur, le savant chartiste Saige, membre correspondant de l'Institut. Il ne quittait guère la principauté. Curieux et lucide, fin psychologue, cet observateur ironique et malicieux, — au demeurant le meilleur, le plus doux des hommes, un Sylvestre Bonnard charmant, docile aux conseils de sa vieille gouvernante Rose qui veillait sur lui comme sur un enfant—notait quotidiennement les spectacles extraordinaires dont il était le témoin. Les bruits et les mots venus jusqu'à lui, car il voyait tout, il savait tout. Peut-être ces tablettes seront-elles retrouvées pour le délice des moralistes et des philosophes.

Mon ami Saige passait sa vie dans les salles voûtées, garnies de rayons, de bibliothèques, de dossiers, de fiches, de catalogues, et où s'accumulent les innombrables papiers dont il était le gardien. Ce fonds d'autographes et de pièces diplomatiques est d'une inconcevable richesse. La famille de Monaco avait des alliances dans tous les pays de l'Europe et correspondait familièrement avec les rois et les empereurs.

Vous pensez l'ivresse que j'éprouvais à contempler ce trésor, à déchiffrer ces feuilles de vélin qu'avaient noircies tant de mains augustes.

Et Saige me dit: — Comprenez-vous maintenant que le prince Albert, qui est l'intelligence même, conserve à sa cour cette étiquette que vous trouvez d'abord étonnée? La noblesse d'une maison ne se mesure pas à l'étendue de son territoire, mais aux racines qu'elle a dans le passé. Or, celle-ci compte près de huit siècles de gloires militaires et d'illustres parents. Son dernier rejeton a le devoir de garder intactes, non seulement les coutumes qui tiennent de ses aïeux, mais aussi quelque chose de leurs façons aristocratiques et de leur allégresse courtoise. Et voilà pourquoi, les soirs de réception, les dames sont assujetties à manier debout l'éventail, comme Célimène; c'est que, sur elles, continue de planer l'ombre cérémonieuse de Louis XIV.

Ces paroles nous aident à pénétrer les complexités de la vie intérieure du prince défunt. Homme d'autrefois, par la naissance et l'éducation, homme moderne, par la culture qu'il s'était librement donnée, lié à des traditions que sa raison jugeait surannées, partisan résolu des ré-

SOYONS CALMES

L'AVIS DU DOCTEUR

Pour ne pas dépenser en pure perte nos forces physiques et morales, soyons calmes.

Pour conserver tout notre influx nerveux, préserver notre santé et notre gaieté, soyons calmes.

Pour vivre vieux, pour conserver notre mémoire et toutes nos facultés mentales, soyons calmes.

Pour maintenir, pour assurer le bonheur autour de nous, soyons calmes.

Pour nous préserver des bêtises et des impairs que nous pourrions commettre au cours de notre existence, soyons calmes.

Bref, soyons calmes pour nous assurer la santé, le succès et le bonheur.

Comment être calme?... En maintenant l'harmonie de nos forces physiques et morales par les moyens suivants:

a) Culture physique tous les jours; un quart d'heure au minimum: dix minutes au réveil et cinq minutes au coucher.

b) Mastiquer lentement à table; ne pas consommer de boissons excitantes: vin, alcool, café, thé. Ne pas fumer.

c) Ne pas fréquenter des gens agités, grinçards, pessimistes.

d) Ne pas assister à des spectacles surexcitants, comme ceux du Grand-Guignol, les combats de boxe, les courses de taureaux.

e) S'allonger cinq minutes après chaque repas et pendant ces cinq minutes faire le vide complet du cerveau. Ne penser à rien. Ne pas faire un mouvement: faire le cadavre.

f) Faire la statue plusieurs fois par jour, en tramway, dans le train, c'est-à-dire s'imposer de ne pas faire un seul mouvement pendant cinq minutes.

g) Faire de l'auto-suggestion. Chaque fois que l'occasion vient de se fâcher, de s'inquiéter, dire, répéter: "Je suis calme; je suis patient; je suis maître des circonstances; mon sang-froid est imperturbable." La pratique de l'auto-suggestion finit par devenir habituelle; elle agit alors, même à notre insu, sur notre tempérament et nous donne l'attitude que nous voulons avoir.

h) Organiser son temps et son travail de façon à ne jamais être en retard, ni préoccupé par l'heure.

i) S'imposer de faire tout très bien, avec perfection, attention, d'abord pendant un temps court chaque jour, par exemple, puis pendant deux heures, et ainsi de suite. Qu'il s'agisse de l'acte le plus insignifiant de la journée, il faut chercher à l'accomplir d'une façon parfaite. Sans doute, il est impossible à un débutant de soutenir son attention, sa bonne volonté, durant vingt-quatre heures par jour. En commençant par une heure, même par une demi-heure, l'entraînement se produit, et on arrive peu à peu à se modifier complètement.

Sur quatre personnes qui liront ces lignes, la première sourira et ne sera pas convaincue; l'autre considérera la tâche comme trop difficile et ne voudra pas l'entreprendre, la troisième commencera et cessera au bout de quinze jours ou trois semaines, rebutée par les difficultés; la quatrième croira ce que nous disons, s'enthousiasmera pour la réduction de soi-même; elle persévérera et se transformera. C'est pour celle-là que nous écrivons.—Galien.

formes sociales, entraîné vers l'avenir, il demeurait un peu troublé par ses principes contradictoires. Il avait l'âme simple d'un professeur au Muséum, l'activité vagabonde d'un explorateur, et il portait une des plus anciennes couronnes de l'Europe. Il la porta avec noblesse et dignité. Généreux et sensible, il veillait au bien-être de ses sujets. Il assurait leur bonheur matériel et moral. Renonçant spontanément au pouvoir absolu qu'il tenait de ses ancêtres, il les dota, en 1911, d'une Constitution. Il accomplissait édemment tous les restes de son rôle de monarque. Il aimait les arts, les protégeait. Chaque hiver, il mandait son confident, son ami Raoul Gunsbourg. De ces conférences sortaient les merveilleux programmes de la saison de l'Opéra de Monte-Carlo. Albert Ier aura été un excellent prince.

Nous allons voir à l'œuvre son successeur. On le dit fort distingué. La France a reçu de lui d'éclatantes marques de sympathie. De même que le prince Albert avait mis, en 1871, son épée au service de la cause française, de même durant la dernière guerre, le prince Louis a exercé un commandement sous nos drapeaux. Cela suffit pour que nous souhaitions respectueusement, joyeusement, la bienvenue à la nouvelle Altesse Sérénissime.

ADOLPHE BRISSON.

LA CAMPAGNE CONTRE LES FOURMIS

La première phase de la campagne contre les fourmis s'est terminée avec succès, et nous pouvons espérer sans peu voir ce désastreux petit insecte complètement annihilé de notre ville.

A PROPOS DES REPARATIONS

L'OPINION DES HOMMES D'AFFAIRES ANGLAIS

Le "Sunday Times" publie la déclaration suivante de M. A. Balfour, président de la chambre de commerce de Sheffield:

"Je suis absolument convaincu que si nous mettions la main sur les douanes allemandes, les Allemands se trouveraient tellement gênés dans leurs affaires que nous ne tarderions pas à recevoir les sommes qui nous sont dues. Les Allemands paieraient pour se débarrasser de l'huissier. Je suis certain, par contre, que si nous n'adoptons pas vis-à-vis de l'Allemagne des méthodes résolues et radicales de ce genre, le paiement des réparations sera indéfiniment ajourné et modifié, et ce qui est plus grave encore et ce qui est un des buts principaux de l'Allemagne qui cherche à gagner du temps—je suis certain que l'Allemagne réussira à jeter la dissension entre les Alliés."

"On me dira que presser par trop l'Allemagne, c'est la pousser vers le bolchevisme. Ma réponse sera nette: si le peuple allemand ou tout autre peuple est assez sot pour se faire bolchevik après la démonstration faite de ce système en Russie, rien de ce que nous pourrions faire, soit que nous accordions des moratoires, soit que nous exigeons un paiement immédiat, n'y changera quoi que ce soit.

Nous avons l'exemple de la Russie bolcheviste devant nous. Le gouvernement soviétique a détruit le crédit du pays et éliminé les capitalistes. N'est-il pas curieux que la première et l'unique chose que demandent les bolcheviks à Gênes comme à la Haye, c'est de l'argent?"

"Si l'Allemagne ne veut pas que nous mettions la main sur ses douanes, elle sait comment obvier à cela: payer ce qu'elle nous doit. Quand elle aura compris que nous sommes décidés à être fermes et à rester unis, elle renoncera à la vie fictive qu'elle mène actuellement, la régénération de l'Europe centrale commencera et nous aurons la perspective de reprendre les affaires avec cet important marché."

HOMMAGE AU GÉNÉRAL DUBAIL, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur.

LES SOLDATS DE L'INDEPENDANCE

Poésie dite par le Musée des Armées, Mmes Caristie-Martel, à la grande chancellerie de la Légion d'Honneur, 6 juillet 1922.

Soleil levant! ciel bleu! c'est Juillet qui flamboie.

Et, dans un chatolement de satin et de soie,

Sous le vent tout joyeux, largement étoilé!

Flotte, des Traize Etats, l'étendard étoilé!

Tout un peuple est debout, prêt au dur sacrifice...

Debout, le Nouveau-Monde affamé de justice,

Ecoute Jefferson, ce prédicant sévère:

"Tous les hommes que Dieu jeta sur cette terre

Ont des droits auxquels nul ne saurait attenter.

L'existence et la vie avec la liberté!"

Alors, sur l'Océan, une clameur s'élève,

L'Infini s'illumine ainsi que dans un rêve

Et l'on entend ce cri: O frères! tenez bon!

Car nous venons vers vous, du fond de l'horizon!

Eh oui! les voilà tous... Oui! voici La Fayette,

Cœur généreux et foy, que nul danger n'arrête,

Qui, l'œil toujours fixé sur l'Honneur, pur flambeau,

Marche, frayant la route à Jean de Rochambeau!

Puis La Motte-Piquet, du Chaffault et de Grasse,

Héros nobles et purs auxquels chacun rend grâce.

Bien des ans ont sombré dans le temps et l'espace...

La Prusse fond sur nous, tel un aigle rapace,

Alors Pershing, Ligette, Wood, March et Bowland,

Soldats rudes et doux, sans orgueil et sans fard,

Dont le cri fraternel sur l'Océan s'élève,

Nous jettent ces seuls mots: Fini! le mauvais rêve!

Vous, Général Dubail, qui vîtes les jours sombres,

Les grands chocs meurtriers saignant dans les décors,

La Marne, Saint-Mihiel, le charnier Montaucaux,

Dites-nous, n'est-ce pas? que nous avons raison,

Tel, montant à l'autel un prélat en chausable, De bénir, à jamais, un pacte indissoluble,

Puisque, dans un effort titanique et puissant, Le tomy d'Amérique et la bleuet de France, Ont, la main dans la main, paraphé de leur sang, La Charte de l'Indépendance! AUGUSTE FAURE.

SABRETACHE

—Où, tas de clampins et de trembleurs que vous êtes, je vous dis qu'il reviendra, moi! Et quand le capitaine Favrot dit quelque chose, mille millions de sabretaches on peut le croire!...

Et ayant écarté d'un regard de mépris les quelques bourgeois qui se trouvaient au café du Pas-de-la-Mule, le capitaine Favrot sortit en faisant claquer les portes.

—Toujours le même, ce Sabretache, disaient les habitués qui avaient ainsi surnommé l'irascible officier à cause de son juron favori.

Mais Favrot se moquait bien de ce qu'ils pensaient, et patrouillant, il s'en allait sur le boulevard du Temple, la taille sanglée dans une ancienne capote d'ordonnance, un large ruban rouge sur la poitrine et le chapeau tremblant sur le coin de l'oreille.

L'abdicaton de Fontainebleau avait été pour lui comme un coup de massue. Quoi?... C'était fini!

Et l'empereur se trouvait déjà à l'île d'Elbe que Favrot n'était pas encore revenu de son étonnement.

Il songea à la démission. Il n'eût pas la peine de la donner.

Le capitaine Favrot, avec une foule de vieux soldats comme lui, fut mis à la demi-solde. C'était bien peu pour vivre! Cependant il n'abandonna point le café du Pas-de-la-Mule, où l'attiraient les beaux yeux de la caissière, Mme Berliuron, dont il était follement épris. Bien qu'elle eût déjà près de quarante-cinq ans, il lui trouvait un charme infini.

Pourtant jamais Favrot n'avait avoué sa flamme. Il n'osait pas. Un joli cadeau à faire, à une femme, qu'un capitaine à la demi-solde, n'ayant pour toute fortune que sa croix, dont on ne payait plus les arriérés! Mais patience!

Qu'il revienne seulement, l'autre! oui...

Or, le matin du 7 mars, comme il entra au Pas-de-la-Mule, Mme Berliuron, avec un joli sourire, lui tendit un journal:

C'était le "Moniteur."

—Avez-vous vu?

"Proclamation du roi convoquant les Chambres. Ordonnance royale sur les mesures de sûreté générale à propos du débarquement de Bonaparte."

Favrot se leva, pâle, puis soudain, tout son sang reflua à ses joues, il cria à pleins poumons:

—Vive l'Empereur!

Les clients effarés quittèrent un à un le café, de crainte d'y voir apparaître la police.

Favrot exultait, il s'approcha de la caisse et s'adressant à la jolie Mme Berliuron:

—Belle des belles!... déesse!... Madame Berliuron!

—Que voulez-vous lui dire? Se décidait-il enfin à lui avouer son amour?...

Mme Berliuron, sans doute, se méprit sur cette émotion, et doucement, elle dit au capitaine:

—Moi aussi, je suis contente!... j'aime l'empereur comme vous...

Dieu bon! Elle aimait l'empereur! Il n'en put supporter davantage; et, suffoquant, comme un fou, il descendit dans Paris pour exalter sa joie.

Ah! quelles heures vécurent à partir de ce jour, le capitaine Favrot! L'Empereur avançant toujours. Maintenant il devait avoir dépassé Auxerre. On était au 19 mars. Dans deux ou trois jours, il rentrerait dans sa bonne ville de Paris.

Ce matin-là, le capitaine Favrot, selon son habitude s'était rendu au café du Pas-de-la-Mule, pour y prendre son demi-tasse. Le café était vide, tous ses clients apeurés, n'ayant osé sortir de leurs maisons par crainte d'une émeute. D'ailleurs, le patron du Pas-de-la-Mule, non moins timoré que ses clients, venait de donner l'ordre de fermer la maison et de mettre solidement les volets. Mme Berliuron, libre pour la journée, se préparait à sortir.

Dans sa joie, le capitaine Favrot se sentit tous les courages; il s'approcha de Mme Berliuron et, rouge comme un consent à sa première affaire:

—Belle des belles... si j'osais... —Quoi donc, capitaine?

—Vous offrir mon bras pour vous conduire aux Tuileries...

—Aux Tuileries?... —Ne vous serait-il pas agréable de voir l'empereur réintégrer son palais?

—Certes!

Et, sans autre façon, elle passa son bras sous celui que Favrot arrondissait avec des grâces de voliguer.

Jamais Favrot ne s'était senti si heureux. Quel bonheur pouvait-il désirer de plus! L'empereur revenait, et il avait Mme Berliuron à son bras!

Quand ils furent arrivés devant les Tuileries, le capitaine Favrot voulut franchir les grilles, mais la consigne était formelle; on ne devait laisser passer personne.

Heureusement, Exelmans passa. Il était en grande tenue. Il arrivait de Saint-Denis, d'où il ramenait tous les demi-soldes que l'on avait dû éloigner de Paris, pendant la Restauration, de crainte d'une éffervescence.

—Entre, non brave! ta place est ici. Entre avec ta femme.

Sa femme! Favrot serra le bras de Mme Berliuron. Elle sourit:

—Il me prend pour Mme Favrot. La voix du capitaine s'étrangla dans son faux-col de crin.

—Où est le mal?

—Ma foi!

—Si je vous demandais d'être ma femme, réellement? —Je pourrais plus mal faire. —Vous consentiriez?... —Pourquoi pas? —Alors, voulant exprimer l'immense joie dont débordait son cœur, Favrot ne trouva à dire que: —Ah! Madame Berliuron!... Madame Berliuron!... Vive l'Empereur!

Puis, tandis que la foule répétait ce cri il se pencha vers la jeune femme et déposa sur sa joue un baiser retentissant.

Ce furent leurs fiançailles. Cependant la nuit était venue. Un jour bouillard s'étendait sur Paris. Et l'empereur n'arrivait pas.

Favrot paraissait très inquiet et fiévreux. D'ailleurs, depuis le matin, il n'avait rien pris et le froid devenait plus vif.

Mme Berliuron le regarda. Il était maintenant extrêmement pâle. Mais elle attribua cette lividité à l'éclairage des reverberans de la cour du Palais. Pourtant elle dit:

—Vous devriez rentrer, ne pas rester plus longtemps ici.

—Rentrer?... Quand il va venir!...

Il se redressa, bomba le torse.

Le temps passait.